

SociologieS

Débats

2012

La situation actuelle de la sociologie

Rendre la sociologie pertinente pour la société¹

Making Sociology Relevant to Society

HOWARD S. BECKER

<https://doi.org/10.4000/sociologies.3961>

Résumés

Français English Español

Essayer de rendre la sociologie pertinente pour les problèmes sociaux et politiques contemporains la rendra inévitablement et nécessairement pertinente puisque nous examinerons les « problèmes » tels qu'ils sont formulés par d'autres. Cela nous conduira, en retour, à ignorer ces éléments d'une situation qui pourraient être pertinents dans la résolution de problèmes importants. Cela nous conduira également à ignorer les obstacles réels que les chercheurs des sciences sociales ont à surmonter, dont le principal est qu'ils n'ont pas accès au genre de pouvoir qui permettrait d'engendrer des changements significatifs.

Trying to make sociology relevant to contemporary political and social problems will inevitably and necessarily make it irrelevant, because we will look at "problems" as they are framed by others. That will, in turn, lead us to ignore those elements of a situation that might actually be relevant to the solution of serious problems. It will also lead us to ignore the real obstacles social scientists have to overcome, chief among which is that they do not have access to the kind of power that would allow meaningful changes to be made.

Hacer que la Sociología sea pertinente para la sociedad

Si se intenta que a sociología sea pertinente en sus análisis políticos y sociales contemporáneos el resultado será inevitablemente impertinente ya que los problemas ya analizados por otros serán sometidos a la crítica. Esto nos llevará por consiguiente a ignorar los elementos de una situación que podrían ser pertinentes para resolver problemas importantes. También a ignorar los obstáculos reales con los que los investigadores en ciencias sociales deben confrontarse. El principal obstáculo es que no pueden acceder al tipo de poder que permitiría engendrar cambios significativos.

Entrées d'index

Mots-clés : pertinence, problème social, recommandation, situation

Keywords: relevancy, social problem, recommendation, situation

Texte intégral

- 1 On me demande souvent comment rendre la sociologie plus pertinente socialement et politiquement, comment moduler ses contributions au profit de causes utiles ? Ces personnes se réfèrent à des situations sociales spécifiques dans laquelle elles vivent et qu'elles trouvent injustes, des arrangements sociaux produisant des résultats vus comme négatifs, voire dangereux. Ne pourrait-on pas faire une sociologie capable de réduire le nombre des situations négatives dans ce monde ? Les recherches ne pourraient-elles pas offrir une orientation concrète pour rendre la société meilleure, plus juste ?
- 2 Loin de moi de dénier quelque pertinence à la sociologie. Toutefois, nous considérons trop de choses pour acquiescer, particulièrement la nature de ladite pertinence et les moyens de l'accroître.
- 3 Je crains fondamentalement que vouloir rendre la sociologie pertinente ne la rende inévitablement non pertinente. Pourquoi ? Parce que nous envisagerions les « problèmes » à travers le regard des autres, ignorant en cela des éléments utiles pour résoudre des problèmes importants.

Qu'est-ce qui est pertinent ?

- 4 Lorsque nous considérons des situations comme problématiques, difficiles ou en attente de solutions – ce pourquoi la sociologie serait pertinente – ce n'est pas, comme une nombreuse littérature en témoigne, à partir d'un critère sociologique ni d'une théorie sociologique. Je ne pense pas qu'il doit en être ainsi, mais plutôt que la découverte des « problèmes sociaux » n'est pas l'objet de la sociologie, telle que je la conçois.
- 5 En tant que sociologues, nous essayons de déterminer comment fonctionne la société : quels processus produisent quelles formes d'action collective et quelles situations sont, par la suite, créées par ces formes d'action collective. Certaines personnes considèrent des situations comme problématiques parce qu'elles n'aiment pas ce qui se passe et souhaite que cela change ou disparaisse.
- 6 Les politiciens proposent toujours une liste de situations sociales à régler mais ils n'arrivent jamais à s'entendre sur le contenu de cette liste. Des organisations, en dehors du gouvernement, les organisations non gouvernementales, les associations et les entreprises, ont, quant à elles, une autre liste. Et ces listes coïncident rarement. En outre, les citoyens ont aussi leurs propres problèmes, dont celui d'attirer l'attention du gouvernement et des grandes organisations sur ce qui les dérange dans la société.
- 7 La « pertinence » de la sociologie consiste alors à résoudre ou à contribuer à résoudre des problèmes définis par d'autres. Nous devrions en conséquence porter une attention extrême à la façon dont ces situations sont mises en exergue parce qu'elles représentent les raisons de la pertinence sociale de notre travail.
- 8 Définir les problèmes ne se fait pas dans un vide social, mais dans un contexte où les conditions environnantes contribuent à exacerber la situation problématique et où, en même temps, est ignorée leur contribution à la définition du problème rendant notre travail pertinent aux yeux d'autrui.

Qui veut régler quoi ?

- 9 Puisque tant de personnes différentes ont des idées sur les problèmes à régler dans la société, les réponses à la question « qui veut régler quoi et, ainsi, pour qui et pour quoi notre sociologie devrait être pertinente ? » ne sont alors pas évidentes. À quoi devrions-nous porter attention ? Pour quels problèmes voulons-nous être utiles ? Cela dépend de notre propre situation et du contexte politique. On peut vouloir régler des problèmes de

pauvreté. On peut vouloir résoudre des problèmes d'inégalité. On peut vouloir faire cesser le terrorisme ou, plus modestement, par exemple, arriver à faire face, de façon plus rationnelle et plus humaine, au problème des drogues récréatives. Ou même résoudre un problème local ou régional. La liste des situations à régler est longue, sans accord sur son contenu bien souvent et, lorsque un consensus est enfin possible, il n'existe jamais d'accord sur les solutions à envisager ni sur les priorités à établir. Les théories et méthodes sociologiques ne nous aident pas à déterminer qui nous devons aider à régler quoi.

10 Un exemple parmi d'autres. Plusieurs personnes, gouvernements et organisations pensent que la drogue est un problème, mais s'entendent rarement sur la nature réelle dudit problème. Certains pensent qu'il réside dans la présence de *junkies* et d'autres figures dérangeantes, dans les rues des grandes villes ou encore dans les crimes qu'on leur impute. Certains, que la détérioration du climat moral rend la consommation facile et attirante. Certains, que la corruption de diverses instances gouvernementales, dont la police, pourrit la plupart des sphères sociales. Certains, que la cause du mal est à chercher dans l'empiètement dans la vie privée des consommateurs de drogues qui, dans un contexte légal différent, pourraient vivre paisiblement. Certains encore, que c'est l'atteinte aux libertés personnelles, caractéristique de la plupart des législations réglementant la consommation de drogue. Chacune de ces définitions suggère autant de solutions, fort différentes et souvent contradictoires.

11 Les conditions structurelles produisant tous ces « problèmes » – ces situations pour lesquelles les gens et les organisations veulent une solution et à partir desquelles ils agissent et qui les poussent à voir des problèmes – incluent tous les aspects de la vie politique, organisationnelle, communautaire et personnelle, ainsi que les activités qui en dérivent, dont certains sont rarement mentionnés ou thématiques, comme ceux portés à mon attention par les travaux de François Dudouet (2009) sur les organisations qui régulent le trafic de stupéfiants. François Dudouet avance (argument évident, une fois développé, pas du tout avant son analyse détaillée de l'histoire de ces organisations) que ces organisations internationales (associées à la Société des Nations et plus tard aux Nations Unies) n'ont pas pour but de contrôler le marché des drogues illicites mais celui des drogues légales, en bref de protéger les monopoles français, anglais et états-unien de production de morphine, de codéine ainsi que de leurs dérivés utilisés en médecine. L'intérêt accordé aux drogues illicites tient au fait qu'en entrant dans le circuit, elles peuvent être déviées vers le marché légal et ainsi miner son monopole ainsi que l'organisation de ses prix. Une analyse minutieuse du phénomène de la consommation de drogues récréatives nécessite que tous ces aspects soient pris en compte dans l'analyse du « problème » mis en exergue par quiconque voulant voir la sociologie le régler.

Le problème analytique de la « Société »

12 Il existe une autre difficulté. Il est impossible de parler de pertinence pour les besoins ou les désirs de la « Société ». La « Société » est une abstraction vide de sens. Il n'y a pas de « Société » dans son sens le plus évident. La « Société » n'est pas une chose tangible, c'est le nom donné à une idée qualifiant la manière dont les gens vivent en groupe. La « Société » est une appellation qui fait référence à la plus grande des associations, plus grande que les classes, que les communautés, que les villes, que les régions, etc. Mais si vous partez à sa recherche, vous ne la trouverez nulle part.

13 Bien que vous ne puissiez trouver la « Société », vous pouvez trouver des personnes parlant en son nom, disant ce que la « Société » est, ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, ce dont elle a besoin. Ces personnes soulèvent les questions et problèmes pointés par Bruno Latour lorsqu'il a analysé la position et l'activité du « porte-parole » (Latour, 1987, pp. 70-74, pp. 83-85). Bruno Latour se référait à ces personnes qui parlent au nom de et interprètent des « faits scientifiques » dont, disait-il avec raison, on ne saura jamais si elles nous disent ce que les gens ou les choses nous diraient s'ils pouvaient

nous le dire directement. Nous devons ainsi remplir les espaces vides laissés par le mot « Société » avec quelque chose de plus concret. Et c'est à ce moment-là que les problèmes commencent puisque, dès lors, apparaissent des groupes d'intérêts, des acteurs engagés dans la situation plutôt que des principes sociologiques.

Déplacer la question de la pertinence

- 14 Partons donc, sur la base de ma modeste expérience, d'exemples de production d'une sociologie pertinente afin d'en dégager quelques ambiguïtés.
- 15 Une chose est sûre, la pertinence est en constante mutation en réponse aux événements historiques. Ce que l'on considère pertinent est un choix parmi toutes les situations qui, d'une manière ou d'une autre, pourraient être pensées comme telles. C'est un choix qui n'a rien à voir avec le savoir ou le raisonnement sociologiques. La pertinence d'un thème ou d'un élément de recherche change ainsi constamment, même si l'activité scientifique, elle, reste stable.
- 16 En 1953, j'ai conduit une recherche sur la consommation de marijuana. Je l'ai menée pour une raison abstraite et personnelle, aucunement pour résoudre un problème social ou pour aider quiconque fumant de la marijuana à mener une vie plus confortable, sans harcèlement policier. Je voulais expérimenter la méthode d'analyse inductive que j'avais découverte dans une recherche, trop peu connue, d'Alfred Lindesmith (1947) sur la dépendance aux opiacés. J'ai pu obtenir de l'Institut de recherche sur la jeunesse de Chicago qu'il me rémunère pour mener cette recherche, malgré le fait que personne, là ou ailleurs, ne considérerait véritablement son utilité à la compréhension de ce qui était alors le « vrai » problème de la consommation de drogue, la consommation d'héroïne. Si quelqu'un s'était penché sur la pertinence de mon travail, il l'aurait probablement déniée puisqu'il était muet sur les moyens remédier à la consommation de marijuana, ce qui était vu, et ce qui est de manière générale encore vu, comme « le problème » par excellence de la pertinence. Mon étude, que je pensais être une modeste mais belle contribution à la méthodologie et à la psychologie sociale, a été perçue par la plupart des sociologues comme au mieux charmante, au pire irresponsable, puisque ne portant sur rien de réelle importance. Et personne ne fut réellement intéressé.
- 17 Alors qu'en 1965 je commençais à enseigner à la *Northwestern University*, de nombreux étudiants blancs, provenant de la classe moyenne, fumaient de la marijuana et étaient, surtout, arrêtés par la police. Mon étude fut alors perçue par les personnes qui occupaient des fonctions officielles ou semi-officielles comme porteuse d'idées intéressantes sur un problème qui les dérangeait. Mon étude devenait pertinente, principalement, je crois, parce qu'elle semblait impliquer que n'importe qui, dans certains contextes, pouvait devenir un fumeur de marijuana – signifiant ainsi que les jeunes des classes moyennes qui étaient arrêtés par la police n'avaient pas de sérieux problèmes psychologiques et n'avaient aucunement besoin de traitement ou d'emprisonnement. De plus, j'y avais alors introduit une expression dont plusieurs personnes avaient besoin – usage récréatif de drogue – qui permettait de distinguer ce que ces personnes de « bonnes familles » faisaient avec la « dépendance » de ce qu'en faisaient les personnes provenant des classes inférieures ou de groupes ethniques dévalorisés.
- 18 L'étude menée avec Blanche Geer sur les écoles professionnelles (repris dans Geer, 1972) constitue une seconde expérience de recherche fortement illustrative. Nous venions de terminer de longues recherches sur une école de médecine et sur un collège universitaire, et nous étions intéressés à pousser plus loin l'idée de culture scolaire et à examiner son impact sur la vision que les jeunes avaient de leur situation. Nous pensions qu'il était intéressant de prendre en considération différents types de situations scolaires, entre autres des établissements d'enseignement professionnel comme une école de coiffeur ou une école d'esthéticienne ou bien encore des programmes d'apprentissage de métiers, tels que la boucherie ou la construction. La plupart des scientifiques des sciences sociales que nous connaissions pensaient que

c'était ridicule et quelque peu irresponsable, bref pas du tout utile pour réfléchir aux problèmes de l'éducation supérieure dans les années 1960.

- 19 Puis l'histoire et la politique sont intervenues lorsque le Président Lyndon Johnson déclara la guerre à la pauvreté. Un angle d'attaque de la lutte contre ce problème nouvellement redécouvert, dont la pertinence ne pouvait être niée, consistait à promouvoir d'autres possibilités d'études, pour les jeunes, que l'université. Soudainement, sans aucun changement dans notre plan de recherche ou dans notre manière de réfléchir, notre travail est devenu très pertinent, nous laissant ainsi sceptiques sur l'idée de la pertinence.

Irréalisme

- 20 Nous avons constaté, dans notre recherche sur les institutions éducatives et dans d'autres, que les suggestions les plus pertinentes sur les solutions à apporter à un problème que quelqu'un d'autre a défini pour nous – les suggestions que nous pensions les plus susceptibles de produire les résultats recherchés – étaient généralement rejetées parce qu'elles n'étaient pas « pertinentes », puisque non réalistes. « Non réaliste », en ce sens, se réfère au fait que les arrangements établis rendent trop coûteuse l'action suggérée. Une telle action perturberait des pratiques jugées satisfaisantes dans la situation existante, donc créerait une perturbation que les acteurs ne sont pas préparés à accepter. En voici un petit exemple.
- 21 Les médecins dans l'école de médecine que nous avons étudiée (Becker, Geer & Strauss, 1961) – des médecins universitaires dévoués, des chercheurs dont le sérieux ne peut être mis en doute – voulaient connaître nos « recommandations », une fois notre étude terminée. Cela faisait partie d'un jeu conventionnel durant lequel des « experts » en éducation faisaient une courte visite, jetaient un coup d'œil autour d'eux et livraient ensuite une série de suggestions basées partiellement sur ce qu'ils avaient appris lors de leur visite, mais plus encore basées sur les recommandations qu'ils faisaient habituellement pour ce genre d'institutions, indépendamment de ce qu'ils avaient effectivement observé.
- 22 Nous n'avons pas joué ce jeu. Nous leur avons indiqué que nous n'avions aucune recommandation. « Pourtant », ont-ils dit, « vous avez été ici pendant plusieurs années, vous avez certainement vu des choses à améliorer ». Nous leur avons alors dit que, puisque n'étant pas médecins, nous n'avions aucune idée de ce qui devait être amélioré, mais s'ils identifiaient certains problèmes, nous pourrions cependant leur faire quelques suggestions. « Alors » ont-ils dit, « nos étudiants apprennent par cœur la matière soumise à examen puis oublient tout une fois la période d'examens passée ». « Qu'aimeriez-vous qu'ils fassent à la place ? » leur avons-nous alors demandé. « Apprendre à examiner un patient, prendre en note l'historique médical, demander à faire passer des tests, poser des diagnostics, suggérer des plans de traitement ». Alors avons-nous répondu, « c'est facile, arrêtez de donner des examens écrits, attribuez deux patients à chaque étudiant et faites-leur faire tout cela. Puis, vérifiez tout ce qu'ils ont fait en examinant vous-même le patient et en évaluant ainsi si les étudiants sont parvenus à faire ce qui était attendu d'eux et s'ils sont parvenus aux mêmes conclusions que vous ».
- 23 Le corps professoral semblait très insatisfait de cette suggestion et nous avons alors demandé ce qui clochait. « En fait », disaient-ils, « cela prendrait beaucoup de temps ». « Effectivement », avons-nous répondu, « cela prendrait du temps, mais ça vous permettrait d'arriver aux résultats escomptés. D'autres façons de faire qui prendraient moins de temps produiraient les résultats que vous avez dit ne pas vouloir ». Ils ont dit que nous ne comprenions pas qu'ils avaient d'autres tâches en parallèle à l'enseignement : ils menaient des recherches, avaient des charges administratives à remplir, devaient s'occuper de leurs propres patients. Ils approuvaient notre suggestion, mais cela ne résolvait pas leur problème puisque demandant beaucoup plus de temps qu'ils n'étaient prêts à y consacrer. Ils voulaient en fait une solution sans incidence sur

le reste du fonctionnement. Nous ne leur avons pas dit, mais nous avons appris de cette expérience que les gens veulent habituellement une *panacée*, qui est (pour donner une définition technique) une chose qui élimine ce qui inconmode sans toutefois déranger l'ordre des choses, bref, qui élimine sans coût.

24 Je laisse les lecteurs imaginer les détails d'une conversation avec la personne à la tête de la Commission royale canadienne sur l'usage illicite de drogues récréatives qui m'a dit (en représentant, disait-il, les « Canadiens ») vouloir se débarrasser définitivement du problème de la consommation de marijuana et qu'il ne voulait pas entendre parler de sa légalisation (ce que tous les consultants précédents lui avaient suggéré comme solution simple au problème). Je lui ai dit qu'il pouvait le faire en suspendant les libertés civiles et en procédant à des fouilles corporelles au hasard dans les rues et dans certaines maisons, puis aussi qu'il pouvait tirer à bout portant sur quiconque se trouvait en possession de drogues, de même qu'il pouvait brûler les maisons qui en contenaient. Il m'a alors répondu, « Me dites-vous que rien d'autre ne pourrait fonctionner ? ». J'ai rétorqué « Si, mais vous n'êtes pas prêt à vivre avec les conséquences d'une telle décision, en supposant que vous puissiez la faire approuver, alors pourquoi ne pas arrêter ce cinéma et commencer à parler sérieusement ? ».

25 En sociologie, le principe de réalité surpasse presque toujours le principe de pertinence. Voilà pourquoi j'ai précédemment affirmé qu'essayer d'être pertinent nous conduit inévitablement à être non pertinent. Je résume : nous sommes pieds et poings liés si nous tentons de résoudre un problème défini par d'autres, y trouver une solution n'est pas possible puisque cela sous-entend de nuire aux intérêts de ceux qui ont, dès le départ, défini le problème à notre place.

Que faire ?

26 À supposer que l'on oublie ce que veut dire ordinairement pertinent en acceptant la critique de l'impraticabilité que je viens de mentionner, que pourrions-nous faire ? Comment regarder les situations « problématiques » en évitant les pièges dressés par les définitions habituelles, sans que cela ne soit considéré comme une solution inacceptable pour les acteurs à l'origine de cette situation ?

27 Nous pourrions regarder la situation du point de vue d'autres acteurs concernés afin d'échapper aux difficultés liées à l'acception habituelle du « problème » et considérer ce qu'elles y verraient de problématique. Cela nous ferait nécessairement prendre conscience d'aspects du phénomène masqués par les définitions habituelles.

28 L'exemple des parents et des enfants l'illustre clairement. Les parents pensent souvent que leurs enfants les rendent littéralement fous. Une recherche « pertinente » examinerait jusqu'à quel point ce diagnostic est vrai et ce qu'il faut faire pour y remédier. Cette recherche se demanderait comment les enfants en viennent à ne pas répondre aux attentes de leurs parents à l'endroit de leurs comportements à l'école, à la maison, à l'extérieur, dans le voisinage et elle regarderait les actions et programmes à développer pour que les enfants agissent conformément aux attentes et désirs de ces adultes.

29 Supposons à l'inverse que nous regardions la situation du point de vue de l'enfant, donc à partir de quelqu'un dont les intérêts diffèrent. Nous découvririons que les parents sont difficiles, autoritaires, cruels, imprévisibles et capricieux. Souvent, en effet, nous prenons pour argent comptant les définitions des enfants et nous les qualifions comme des situations de maltraitance.

30 De manière plus évidente encore, les « problèmes du travail » ne sont pas perçus de la même façon par l'employeur et par les travailleurs. En fait, les appeler « problèmes du travail » est déjà en soi une façon d'accepter la perspective de l'employeur. Par ailleurs, le « crime » n'est pas perçu de la même façon par celui dont le métier est de voler et par celui dont le métier est d'attraper les voleurs. Il est, de plus, extraordinaire de constater que les élèves sont invariablement perçus comme source des problèmes scolaires. Suggérer que les professeurs et les établissements scolaires pourraient contribuer au

« problème », même si cela tient du bon sens sociologique – nous savons tous de William Isaac Thomas, entre autres, que toute personne qui est partie prenante d'une situation contribue à produire ce qui s'y passe – est de l'hérésie et mène à des accusations, à tout le moins, d'irréalisme.

31 Supposons que nous acceptions le risque de paraître étrange et irréaliste et qu'ainsi nous apprenions à voir différemment, du moins pour une brève période de réflexion analytique. Et puis ? Quel serait le bénéfice ? Le chercheur en sciences sociales a l'avantage d'en voir plus à propos de ce qui affecte la situation étudiée. Il prend conscience de ce qui doit entrer en ligne de compte dans l'équation, parce que les parents ne savent pas toujours tout ce qui se passe dans la vie de leur(s) enfant(s), parce que les employeurs ne savent pas toujours tout ce qui se passe sur les lieux de travail et parce qu'il existe tant de choses relatives au crime dont la police n'a pas conscience. Des personnes ayant un statut hiérarchiquement élevé détiennent certaines informations. Elles possèdent certes ces informations, toutefois d'autres personnes en détiennent d'autres sur la même situation. Or plus on en sait, meilleure est notre compréhension de la situation. Everett C. Hughes l'a clairement dit : toutes les personnes inscrites dans une situation détiennent des informations sur elle ; le sociologue, au terme de son enquête en sait plus sur le sujet que toutes les parties prenantes puisqu'il sait tout ce que chacune sait.

32 En effet, il est utile d'étudier ce que tous croient être non pertinent. Lorsque les situations sont considérées comme sans importance ou sans intérêt, il y a fort à parier qu'elles valent la peine. Lorsque quelqu'un dit que X n'est pas important, probablement que, de leur point de vue, il en est ainsi. Mais, lorsque quelqu'un me dit qu'une situation n'est pas « importante », je soupçonne immédiatement un élément pertinent mais sur lequel mon informateur préfère ne pas me voir m'y attarder.

33 Si nous acceptons ces prémisses, lorsque nous pensons à ce qui pourrait être fait pour qu'une situation à changer prenne une direction qui semble acceptable, nous avons plus de chances d'aboutir à une solution « efficace » porteuse d'effets désirables nonobstant d'autres qui le sont moins. En savoir plus est toujours plus désirable qu'en savoir moins.

34 Il est impossible, dit-on, de résoudre un conflit là où il se situe effectivement. De même, si l'on reconnaît, comme le suggère tout ce qui précède, que la « pertinence » est une catégorie de pensée politique et non pas sociologique, alors nous devons dépasser le débat actuel sur la nature de la pertinence et considérer les définitions de la « pertinence » comme parties prenantes de la situation.

Qui peut faire quoi ?

35 Mais, *in fine*, nous devons reconnaître que, même si nous voyons comment remédier aux situations à la satisfaction de tout un chacun, nous sommes rarement dans une position propice au développement « de solutions au problème ». Ce sont d'autres personnes, éloignées de la recherche académique, qui ont le pouvoir de faire bouger les choses. Mes collègues et moi savions – ou du moins nous pensions savoir – comment résoudre ce que les professeurs de médecine voulaient corriger. Mais ils n'ont pas voulu suivre nos recommandations et nous n'avions aucun autre moyen de les mettre en œuvre. Ils dirigeaient l'école de médecine. Nous non.

36 Pire encore, même si nous avons suivi les précautions suggérées auparavant, nos recommandations auraient pu ne pas fonctionner comme prévu. Indépendamment de la qualité de notre activité sociologique, nous aurions pu laisser de côté un élément important et cela aurait eu pour effet, si nos recommandations avaient été suivies à la lettre, que les résultats escomptés n'auraient probablement pas été ceux anticipés, comme l'illustre un exemple déasormais classique dans le champ de la santé mentale. Il y a quelques années, on a reconnu l'évidence : des conditions terribles de vie dans les hôpitaux psychiatriques et la nécessité d'en sortir les patients afin les réintégrer dans la « communauté » pour leur donner la chance d'accéder à une vie meilleure. De telles analyses ont toutefois omis de se pencher sur la réalité même des « communautés » (ce

qui n'était pas, par ailleurs, l'objet de leur étude) et de comprendre leurs réactions face à tant de personnes qui agiraient comme agissent (ou comme il est attendu qu'agissent) les personnes qui ont séjourné dans un hôpital psychiatrique. Lorsque les communautés se sont avérées moins accueillantes que ne le suggéraient les analyses précédentes, un nouveau « problème » est survenu – le « sans-abrisme » – pour lequel les sociologues pourraient avoir une réelle pertinence, bien que les raisons pour lesquelles quelqu'un voudrait notre avis ne soient pas si évidentes.

Et alors ?

- 37 J'ai une solution pour ce dilemme mais j'hésite à la recommander à quiconque. Je la livre tout de même comme réponse pour pratiquer la sociologie tout en restant raisonnablement heureux. C'est simple. Faites de la recherche du mieux que vous le pouvez, regardez tout ce qui mérite votre attention même lorsque les autres pensent que vous faites erreur et ne vous souciez pas de savoir si l'on trouve vos travaux pertinents. C'est la meilleure façon de produire de la connaissance réellement utile, si vous avez bien sûr le courage de le faire.

Bibliographie

BECKER H. S., GEER B. & A. L. STRAUSS (1961), *Boys in White: Student Culture in Medical School*, Chicago, University of Chicago Press.

DUDOUET F.-X. (2009), *Le Grand deal de l'opium : Histoire du marché légal des drogues*, Paris, Éditions Syllepse.

GEER B. (1972), *Learning to Work*, Beverly Hills, Sage Publications.

LATOUR B. (1987), *Science in Action*, Cambridge, Harvard University Press.

LINDESMITH A. (1947), *Opiate Addiction*, Bloomington, Principia Press.
DOI : 10.2307/1418576

Notes

1 Traduit de l'anglais par Carolyne Grimard et Marc-Henry Soulet.

Pour citer cet article

Référence électronique

Howard S. Becker, « Rendre la sociologie pertinente pour la société », *Sociologies* [En ligne], Débats, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 20 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3961> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.3961>

Cet article est cité par

- Hirschhorn, Monique. (2014) Est-il vraiment utile de s'interroger sur l'utilité de la sociologie ? Plus de dix ans de débats. *Revue européenne des sciences sociales*. DOI: 10.4000/ress.2891
- Hidri Neys, Oumaya. Nuytens, Williams. (2021) Introduction au dossier : comprendre les destins contrastés des savoirs de sociologie du sport. *Sciences sociales et sport*, N° 18. DOI: 10.3917/rsss.018.0009

Auteur

Howard S. Becker

Professeur émérite, Northwestern University, Chicago, États-Unis - hsbecker@earthlink.net

Articles du même auteur

A desperate French-speaking American sociologist [Texte intégral]

Un sociologue américain francophone désespéré

Paru dans *SociologieS*, Débats

Grand résumé de Comment parler de la société ? Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales, Paris, Éditions La Découverte, 2010 [Texte intégral]

Suivi d'une discussion par Jacques Hamel et Bruno Péquignot

Paru dans *SociologieS*, Grands résumés

Sur le concept d'engagement [Texte intégral]

On the Concept of Commitment

Paru dans *SociologieS*, Découvertes / Redécouvertes

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0
International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>